HAL
open science

Littérature de jeunesse

Matthieu Letourneux, Mathilde Leveque

To cite this version:

Matthieu Letourneux, Mathilde Leveque. Littérature de jeunesse. Anne Tomiche. La Recherche en Littérature générale et comparée en France en 2007, Presses Universitaires de Valenciennes, p.269-278, 2007. hal-00560541

HAL Id: hal-00560541

https://hal.science/hal-00560541v1

Submitted on 28 Jan 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre « **Littérature de jeunesse** »

Etat des lieux de la recherche en 2006

Matthieu Letourneux (Paris X), Mathilde Lévêque (Rennes 2)

in *La Recherche en Littérature générale et comparée en France en 2007*, sous la direction d'Anne Tomiche, Société Française de Littérature Générale et Comparée, Presses Universitaires de Valenciennes, 2007, p.269-278.

Depuis les articles d'Isabelle Nières-Chevrel en 1983 dans *La Recherche en littérature générale et comparée* et de Jean Perrot en 1989 dans le *Précis de littérature comparée*, qui proposaient chacun un état des travaux des comparatistes en littérature pour la jeunesse, la situation a considérablement évolué. Un certain nombre de groupes de recherche se sont constitués, fédérant les réflexions des universitaires et étudiants. Parmi ces groupes de recherche, il faut citer l'Institut International Charles-Perrault, ouvert aussi bien aux chercheurs qu'aux médiateurs culturels, qui subventionne des ouvrages de recherche, comparatistes ou non, et propose régulièrement d'importants colloques et séminaires et l'Afreloce (Association Française de Recherche sur les Livres et Objets Culturels de l'Enfance), qui fédère plus de cinquante chercheurs du monde entier, s'associe à l'organisation d'un grand nombre de colloques, et joue un rôle fondamental dans la diffusion des recherches en littérature pour la jeunesse, le réseau Littérature d'enfance, qui se consacre à la culture de l'enfance dans sa plus grande diversité. On peut encore évoquer le CRELID d'Arras (Centre de Recherches Littéraires « Imaginaire et Didactique ») et son émanation directe, les *Cahiers Robinson*, revue universitaire consacrée à la littérature pour la jeunesse. D'autres organismes doivent être cités pour les échanges qu'ils permettent entre les universitaires et les autres acteurs de la littérature pour la jeunesse : l'association La Joie par les Livres, fondée en 1965 et à l'origine de la *Revue des Livres pour Enfants*, dans laquelle se mêlent critiques de livres, actualités littéraires et articles universitaires ; le site internet Ricochet (www.ricochet-jeunes.org), qui rend compte avec une remarquable régularité de l'actualité tout à la fois de l'édition pour la jeunesse et des travaux de recherche qui lui sont consacrés.

Ce développement d'une série de réseaux dans lesquels chercheurs et acteurs du domaine échangent régulièrement leurs vues accompagne celui des enseignements dans les

universités, lequel ne s'explique qu'en partie par le succès des concours de recrutement au professorat des écoles. De nombreux postes de maîtres de conférences ont été ouverts dont une large partie de l'enseignement est consacrée à ce type de recherches, aussi bien au niveau de la licence qu'à celui des séminaires de master – ils sont près de quinze aujourd'hui sur toute la France. Mais cette situation est plus contrastée qu'elle ne le paraît, comme l'a montré Jean Foucault dans un récent numéro de la revue *Argos* (hors-série 4, printemps 2004) : les enseignements sont généralement optionnels, souvent réservés à des filières professionnalisantes, et parfois peu valorisés. Certes, ces enseignants ne sont pas tous des chercheurs en littérature comparée. Pourtant, à consulter les travaux des uns et des autres, on se rend compte combien ce champ de recherche appelle les approches de ce type. Le domaine se prête à des réflexions portant sur un large corpus, et la domination des ouvrages anglo-saxons invite à ne pas se restreindre au seul domaine français. En outre, la littérature pour la jeunesse, participant très largement des mécanismes de la transmission, se nourrit et exhibe les formes de la culture collective – contes et mythes littéraires, cultures orales et transmises… Ensuite, parce qu'il est fort difficile de ne pas convoquer d'autres domaines de la culture : pratiques plus larges de la fiction et du jeu, relation aux arts picturaux et aux arts plastiques, échange entre formes littéraires et autres pratiques textuelles (jeux de langage, chanson, textes discursifs et didactiques, manuels scolaires). De même, il existe un lien de plus en plus étroit entre la littérature pour la jeunesse et l'ensemble de la culture médiatique : aussi bien dans les pratiques d'écriture (novellisations, emprunts aux écritures des autres médias, livres comme produits dérivés, livres-jeux et livres jouets) que dans les modes de réception (lectures transversales et sérielles, informées par les échanges entre les univers médiatiques). Enfin, dans le cas des livres destinés aux plus petits, abécédaires et albums, la forme mixte qui est privilégiée (verbale et picturale, écrite et orale…) implique de confronter les codes et les pratiques artistiques. Ainsi, si la littérature pour la jeunesse se prête aux approches comparatistes, c'est qu'il s'agit, à plus d'un titre, d'une littérature de frontières, comme l'a souligné un récent colloque organisé à Cerisy (*Littérature de jeunesse, incertaines frontières*, sous la direction d'Isabelle Nières-Chevrel, 2005). Frontières linguistiques, frontières médiatiques, frontières culturelles, mais surtout frontières du littéraire.

La première frontière qui se franchit, c'est celle qui sépare l'auteur, un adulte, de son destinataire, un enfant, infiniment distant de cet auteur, et qui se révèle, pour cette raison, comme une construction dans laquelle interviennent toute une série d'éléments idéologiques, historiques, sociaux. Un tel problème explique que de nombreux travaux aient pris la forme

d'une approche historique, confrontant l'évolution du genre à celle de la culture de l'enfance, des représentations de l'enfant, et des valeurs qui lui sont associées. C'est cette question d'une rencontre entre littérature, histoire de la lecture, histoire des représentations de l'enfance que se posent les membres du séminaire « Enfance et littérature » de l'Ecole Normale Supérieure, coordonné par Déborah Lévy-Bertherat, Anne-Marie Chartier et Mathilde Lévêque. Il faut également citer les travaux importants de Ganna Ottevare van Praag présentant un panorama de la littérature pour la jeunesse en Europe (*La Littérature pour la jeunesse en Europe Occidentale, 1750-1925* et *Histoire du récit pour la jeunesse au XXe siècle*), et ceux de Michel Manson, qui démontre que les débuts de la littérature pour la jeunesse ne peuvent se penser que dans une perspective européenne, même si le nationalisme du second XIXe siècle vient mettre un terme aux échanges qui se produisaient auparavant (*Religion, Children's Literature and Modernity in Western Europe 1750-2000*, ouvrage codirigé avec Jan De Maeyer, Hans-Eino Ewers, Rita Ghesquière).

A l'avenir, ces recherches comparatistes devront également s'appuyer sur les réflexions engagées dans l'Histoire de l'édition. Dans ce domaine, on peut citer, après les travaux fondateurs des historiens du livre Jean Glenisson et Ségolène Le Men (*Le Livre d'enfance et de jeunesse en France*, 1994), l'ouvrage considérable de Francis Marcoin (*Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIXe siècle*), mais aussi les travaux de l'Université d'Artois sur *Les presses enfantines chrétiennes*, ceux que Cécile Boulaire consacre à l'éditeur Delpire (dans le cadre de l'équipe de recherche Histoire des Représentations à Tours), ou ceux qu'a engagés Matthieu Letourneux sur l'éditeur populaire Tallandier, mettant chacun en évidence les liens qui existent non seulement entre le média et la forme des textes, mais aussi entre ceux-ci et l'idéologie, particulièrement sensible dans une littérature qui place en son cœur la question de la transmission.

Enfin, il faut citer les recherches entreprises dans l'Histoire de l'album pour la jeunesse : celles de Claude-Anne Parmeggiani, qui montre combien les relations entre texte et image ont évolué, faisant glisser ce type d'ouvrage d'une logique de littérature illustrée à l'invention d'un langage mixte à part entière (*Les Petits Français illustrés*, 1989), comme celles qu'a réunies Annie Renonciat, qui nous révèlent combien l'image en littérature pour la jeunesse reflète la vision que se fait l'époque de l'enfance, laissant apparaître tout un discours sous-jacent sur l'enfant et la relation que l'adulte peut entretenir avec lui (didactique, morale, artistique…), lequel a considérablement évolué au fil du temps (*L'image pour enfants, pratiques, normes, discours*, *La Licorne*, 2003).

L'album en tant que genre littéraire est un objet d'étude et de recherche de plus en plus exploité. Colloques, articles, essais se multiplient, montrant que l'album pour enfants est à la croisée de plusieurs chemins que l'on pourrait définir ainsi : arts visuels, dimension ludique, place de l'oralité et de la voix.

Au croisement du texte et des arts visuels, l'album pour enfants fait se rencontrer deux types de langages, et donc deux types de lecture et d'analyse. Lire un album, c'est savoir appréhender à la fois ce qui est écrit et ce qui est montré. Ce qui pourrait apparaître comme une évidence ou une facilité, lire un texte avec des images, s'avère complexe, comme le montre le récent ouvrage très détaillé de Sophie Van der Linden (directrice de l'Institut Charles-Perrault), *Lire l'album* (2006) : cet ouvrage offre à la fois des outils d'analyse et une entrée dans la création contemporaine. Les travaux pionniers d'Isabelle Nières-Chevrel dans la compréhension et l'analyse de l'album pour enfants ont ainsi ouvert une réflexion riche et ont suscité nombre de vocations ; dans ses dernières recherches, elle ouvre de nouvelle pistes, développant par exemple les notions de narrateur visuel et de narrateur verbal (*Revue des livres pour* enfants, n°214, 2004).

A l'Université de Tours, Cécile Boulaire s'est engagée depuis plusieurs années dans une recherche sur l'analyse fonctionnelle de l'album, souhaitant faire rayonner une recherche universitaire pointue sur les outils de la création plastique et poétique en jeu dans l'album pour enfants. Il faut ainsi mentionner l'opération co-organisée par Cécile Boulaire, *L'art de l'album pour enfants: 1. la couleur*, qui s'est déroulée à Tours au printemps 2006. Faisant suite à une série de conférences publiques consacrées à l'album pour enfants, à l'initiative de l'Université François-Rabelais et de la Bibliothèque Municipale de Tours, la manifestation de 2006 visait à resserrer les liens entre recherche universitaire et pratiques de lecture publique. Il s'agissait notamment de faire percevoir à un large public les liens historiquement forts entre questionnements artistiques, pratiques pédagogiques et création éditoriale en matière d'albums pour enfants, particulièrement sous l'angle de la couleur. La journée d'étude de cette opération a été l'occasion de croiser des approches de la couleur diverses : celle de l'historien-anthropologue, celle du psycho-linguiste, celle de l'historien du livre illustré, celle de l'éditeur, celle de lecteurs. Un compte-rendu de cette journée a été publié dans le n°229 de la *Revue des Livres pour Enfants*.

L'album pour enfants peut donc être le support d'analyses pluridisciplinaires. Jean Perrot, dans ses *Carnets d'illustrateurs* (2000, avec CD-Rom), a proposé une étude génétique de l'album, de la construction des messages visuels et de la représentation fantasmatique du

créateur. C'est également à partir des carnets d'illustrateurs de Georges Lemoine que Christine Plu a mené ses recherches de thèse, qui ont porté sur le texte illustré et ont montré la genèse de l'illustration, la cohérence d'une interprétation d'œuvres de grands romanciers ou conteurs (Yourcenar, Tournier, Le Clézio, Bosco, Wilde, Andersen) et l'analyse des systèmes proposés par l'artiste pour composer une partition à deux voix avec le texte littéraire.

Michel Defourny, à l'Université de Liège, est également l'un des chercheurs francophones les plus érudits sur l'art de l'album pour enfants, comme l'ont montré ses nombreux travaux, qu'ils portent sur les illustrateurs du Père Castor, sur le documentaire pour enfants, ou sur les artistes contemporains : de Comenius à Grégoire Solotareff, Michel Defourny a développé une réflexion multiple, recoupant notamment la pédagogie ou l'histoire de l'image.

L'importance des arts visuels est aussi au cœur des recherches d'Annie Renonciat, au CEEI (Centre d'Etude et d'Ecriture de l'Image), à l'Université Paris VII. Parmi les axes de recherche de ce centre pluri-disciplinaire, on retiendra l'étude du livre illustré au XIXème et au XXème siècles (qui dépasse le domaine du « jeune » public) et l'axe de recherche portant sur le livre, l'image et l'édition pour la jeunesse. La pluridisciplinarité est au cœur de ce centre de recherche : histoire de l'édition, étude de l'album contemporain, histoire du jouet dans le livre pour enfants, histoire de l'éducation.

L'un des projets les plus séduisants du CEEI est sans doute celui développé avec la collaboration de la Bibliothèque Nationale de France : la base « *Enfantina* CEEI – Gallica » : opération conduite dans le cadre d'un contrat ACI du Ministère de la recherche, cette base documentaire proposera à terme un corpus raisonné de 500 ouvrages numérisés, accessibles sur Gallica, assortis de fiches descriptives et informatives consultables sur le site du CEEI. Elle a pour objectif de mettre à la disposition de la communauté des chercheurs un corpus de textes et d'images conservés à la Bibliothèque Nationale de France, représentatif du domaine français depuis le XVIe siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

A la rencontre du texte et de l'image, l'album peut se lire comme un bel objet, objet artistique mais aussi objet ludique. Si le livre-jouet est un objet de recherche pour l'heure prisé essentiellement des historiens, d'autres formes d'albums, les abécédaires, objets à la fois ludiques et pédagogiques, constituent un domaine de recherche prometteur : Marie-Pierre Litaudon travaille ainsi à rassembler un corpus d'abécédaires anglophones (Etats-Unis,

Angleterre principalement) et francophones (France, Belgique, Québec) sur la période 1880-2000, travail qui n'a pour ainsi dire jamais été fait ou de façon très parcellaire.

Si l'album est à la frontière du livre et du jouet, on ne saurait oublier les recherches de Michel Manson, professeur à l'Université Paris XIII, et qui, parmi ses nombreuses recherches, s'est intéressé aux jouets dans les livres pour enfants et à l'histoire de ces jouets dans les livres pour enfants, y portant un regard non seulement historique, mais également comparatiste, en envisageant les influences étrangères et en confrontant ponctuellement les pays (*Jouets de toujours*, 2001). Il montre en particulier le lien qui existe entre jeu, éducation, littérature pour la jeunesse et sentiment de l'enfance – position qui est également celle défendue par Gilles Brougère, dont les préoccupations ne portent cependant qu'en partie sur la littérature (*Jeu et éducation*, 1995). Plus généralement, il faut citer les recherches entreprises dans le cadre d'EXPERICE, laboratoire interuniversitaire (sous la responsabilité de Gilles Brougère) de Paris XIII et Paris VIII qui centre une part importante de ses recherches sur les objets et les pratiques culturelles de l'enfance. Jean Perrot a quant à lui consacré plusieurs de ses ouvrages (*Du jeu, des enfants et des livres*, 1987, *Art baroque et art d'enfance*, 1991) aux relations qui existent entre les mécanismes de la communication littéraire dans les albums et les romans pour la jeunesse et ceux du jeu, mais d'un jeu qui est moins celui de l'interprétation des textes que de la participation et de la théâtralité.

Enfin, l'album est un livre fait pour être regardé, un livre fait pour jouer, mais aussi un livre conçu pour être lu à haute voix : l'oralité fait partie intégrante du genre, ce qu'avait mis en évidence un colloque organisé par l'Institut Perrault consacré aux liens qui se tissent entre l'album, la musique et la voix (*Musiques du texte et de l'image*, 1997).

La question de la traduction et de la réception a quant à elle été posée par Isabelle Nières dans de nombreux travaux, dont sa thèse, *Lewis Carroll en France, les ambivalences d'une réception littéraire* (1988) ; ce sera l'objet d'un colloque en 2007, organisé par l'Institut Charles-Perrault, la Joie par les livres et la Bibliothèque Nationale de France. Dans le cas de l'album, la traduction pose le problème de l'oralité et des rapports entre le texte et l'image, mais ces questions, guère étudiées en France, n'ont été abordées que par Riitta Oittinen dans son livre *Translating for children* (Garland, Inc., New York, 2000). De son côté, Mariella Colin a étudié les relations entre la France et l'Italie dans une série d'articles (parmi lesquels on citera « La littérature d'enfance et de jeunesse en France et en Italie au XIXe siècle, traductions et influences », *Chroniques italiennes*, 30, 1992), et elle met en place un groupe de recherche sur la question avec ses collègues des différentes langues de l'Université de

Caen. Influences et échanges sont également l'un des thèmes de recherche de la thèse, en cours, de Mathilde Lévêque, portant sur le renouveau du roman pour la jeunesse en France et en Allemagne, pendant l'entre-deux-guerres.

La question du plurilinguisme est au cœur des préoccupations de l'Institut Suisse Jeunesse et Média, centre de documentation et de recherche rattaché à l'Université de Zurich, et qui travaille dans les quatre régions et langues du pays, selon trois pôles prioritaires de recherche : l'interculturalité, les médias interactifs pour la jeunesse, la lecture visuelle des images (« *visual literacy* »). Les investigations de cet institut, dirigé, pour sa partie romande, par Denise von Stockar, s'inscrivent toujours dans le contexte quadrilingue de la Suisse et sont, à ce titre, placés dans une optique comparatiste. Ainsi l'ISJM mènera-t-il jusqu'en 2008 un projet de recherche autour de l'album européen pour enfants, étude comparatiste portant sur la période 1860-1930. Pour ce qui concerne les albums français, la participation au projet est assurée par Annie Renonciat.

Dans le domaine romanesque, l'une des questions les plus épineuses est sans doute celle de la littérarité. Soit il n'existe pas de spécificité de la littérature de jeunesse et ses problèmes se confondent avec ceux de la littérature populaire (comme le pense Vincent Jouve dans « Littérature pour adultes, littérature pour enfants : à chacun son jeu », *Revue des livres pour enfants*, n° 206), soit il existe une littérarité propre à ces ouvrages, comme le pense Christian Poslaniec (*Vous avez dit littérature ?*, 2002). Cette question de légitimité se pose à tous les niveaux : aussi bien au sein de la littérature pour la jeunesse (qui et qu'est-ce qui détermine une « grande » œuvre pour la jeunesse ?) que dans les relations qu'elle entretient avec le reste de la littérature ; mais d'autres limites sont en jeu : comment penser la littérarité dans le cas de livres dépourvus de texte (comme les livres d'images) ou réduisant le texte à sa plus simple expression (comme les abécédaires et les imagiers) ? Quelle spécificité du littéraire quand le livre s'écoute et se regarde en groupe, altérant en profondeur la communication littéraire telle qu'on la conçoit en Occident ?

C'est à cette tentative pour réfléchir aux spécificités de l'écriture romanesque pour la jeunesse que se sont attelés un certain nombre de chercheurs. Daniel Delbrassine dans son étude sur *Le Roman pour adolescents aujourd'hui - Ecriture, thématiques, réception* (2006), confronte ainsi la littérature pour la jeunesse à la littérature pour adultes, en comparant les deux pratiques d'écriture et en tentant de déterminer leurs spécificités, mais aussi les échanges qui se produisent entre elles. C'est le cas de Christian Poslaniec, dans sa thèse sur *L'évolution*

de la littérature de jeunesse de 1850 à nos jours au travers de l'instance narrative (1997), et celui de Ganna Ottevaere van Praag dans son étude sur *Le Roman pour la jeunesse, approches, définitions, techniques* (1999). C'est à des questions similaires que renvoient les travaux de Sandra Beckett (*Des grands romanciers écrivent pour les enfants*, 1997) et de Danièle Henky (*L'Art de la fugue en littérature en littérature de jeunesse*, 2004), comparant en particulier l'écriture d'auteurs s'étant à la fois illustrés dans des ouvrages à destination des enfants et dans d'autres pour les adultes. Enfin, l'ouvrage qu'a dirigé Virginie Douglas a montré que, loin d'offrir une version dégradée et stéréotypée du récit littéraire, le roman pour la jeunesse contemporain apparaît bien souvent comme le lieu des expérimentations les plus modernes (*Perspectives contemporaines du roman pour la jeunesse*, 2003).

A contrario, on a pu montrer combien la littérature de jeunesse pouvait emprunter aux pratiques de l'écriture populaire. C'est ce qui ressort des travaux d'Anne Besson sur les structures sérielles et cycliques (évoquant Pullman, Rowling, C. S. Lewis), et ceux de Matthieu Letourneux qui a consacré plusieurs études aux auteurs populaires pour la jeunesse (Salgari, Boussenard, Jean de La Hire…) en montrant comment les contraintes du média affectent la lecture.

Ce mouvement de va-et-vient entre invention et stéréotypie caractérise également la relation de la littérature pour la jeunesse aux cultures héritées. On sait combien celle-ci reformule constamment un certain nombre de mythes et de thèmes de l'imaginaire collectif. Comme l'a montré Danièle Henky (par exemple dans « Les enfants de Noé ou la récriture d'un mythe en littérature de jeunesse » *Graphè*, 15, 2006), dans le cas spécifique de la littérature pour la jeunesse, le lien avec les mythes est un moyen d'illustrer les transformations des modèles culturels associés à l'enfance. Dans cette perspective, il faut citer les travaux pionniers de Denise Escarpit (*Histoire d'un conte. Le Chat botté en France et en Angleterre*, 1985), qui ont été suivis de façon plus large par Catherine Velay-Vallantin (*L'Histoire des contes*, 1992), et par les contributions proposées dans deux ouvrages dirigés par Jean Perrot, *Recherches comparatives sur le livre et le multimédia d'enfance* (tome 1, *Pinocchio*, 2003, tome 2 *Les Métamorphoses du conte*, 2004), qui montrent combien, entre tradition et modernité, la littérature pour la jeunesse est un jeu de reprise et de transformation des formes et les thèmes du conte et des grands récits collectifs, à l'instar de ce « mythe d'aujourd'hui » qu'est Pinocchio. Dans une perspective assez proche, Geneviève Calame-Griaule a étudié ce qui expliquait le renouveau du conte dans notre société, et ce qui en faisait la modernité (*Le Renouveau du conte*, 1991). C'est le propos d'Alain Montandon de montrer ce va-et-vient propre au récit merveilleux et aux grandes œuvres de l'imaginaire enfantin entre imaginaire

collectif, préoccupations de l'auteur et discours sur le monde (*Du Récit merveilleux ou l'ailleurs de l'enfance*).

Car si elle reprend inlassablement la matière des récits collectifs, la littérature pour la jeunesse est aussi le lieu d'enregistrement des mutations culturelles. Dès lors, dépassant le seul champ littéraire, la réflexion sur les frontières du livre s'est ouverte à l'ensemble du champ de la culture médiatique : suivant les pistes lancées par Jean Perrot dans son ouvrage *Jeux et enjeux du livre d'enfance et de jeunesse* (1999), un colloque organisé à Paris X (et dont les actes ont été publiés par l'Afreloce sous forme de CD-Rom, 2005) s'est ainsi consacré à *L'édition pour la jeunesse entre héritage et culture de masse*, et nombreux sont ceux qui ont établi des passerelles entre la littérature pour la jeunesse et les jouets, les jeux vidéos, la télévision, la bande-dessinée et l'ensemble de ce qui constitue la culture contemporaine de l'enfance, constituant une véritable culture adolescente dont Pierre Bruno a pu rendre compte en sociologie (*Existe-t-il une culture adolescente ?* 2000, et *La culture de l'enfance à l'heure de la mondialisation*, 2002). On citera par exemple le travail de Jacques Tramson, *La bande-dessinée, une nouvelle approche du texte littéraire*, dans lequel il étudie les adaptations en images des œuvres littéraires.

Culture médiatique, culture globale, culture mondialisée : la question des échanges entre les pays, des adaptations et des transpositions, se pose de façon particulière dans le domaine de la littérature de jeunesse. *A contrario*, le problème de la place d'une littérature spécifique dans les pays à la culture dominée, celui d'une conservation d'un patrimoine propre, est tout aussi essentiel. Dans un espace culturel sensible à la mondialisation, la question de la spécificité des littératures nationales devient fondamentale. C'est ce qui explique le développement des études consacrées à la littérature de jeunesse dans les différentes aires culturelles, et en particulier dans les aires culturelles dominées. Il faut citer ici les travaux de Nadine Delcourt et Nadia Louali-Raynal, *Contes maghrébins en situation interculturelle* (1995) ainsi que la thèse de Nadine Delcourt, *La Vache des orphelins : conte et immigration* (1992) ou, pour l'ensemble de l'aire méditerranéenne, le volume dirigé par Jean Foucault, *Imaginaire du jeune méditerranéen* (2002), et pour l'Europe, celui qu'a dirigé Jean Perrot autour de l'album, *L'Europe, un rêve graphique ?* (2001).

La littérature d'enfance et de jeunesse est donc devenue, au cours de ces dernières années, un domaine de recherche aux branches de plus en plus nombreuses, un domaine qui reste pleinement comparatiste. Pourtant, beaucoup reste à faire. On ne connaît pas encore assez bien la place des textes français dans l'économie mondiale de la littérature et de la

culture pour la jeunesse, et les relations du livre aux autres médias ne sont encore qu'effleurées. Plus généralement, la circulation internationale des œuvres pour la jeunesse est mal connue, alors que les problèmes que posent de tels échanges sont nombreux : on peut ainsi se demander dans quelle mesure l'image est traduite, adaptée, d'un pays à l'autre, et quels sont les circuits que suivent les textes qui ne sont publiés que dans les périodiques sans passer par l'étape du livre. La domination culturelle est également liée à cette question de la circulation du livre, et ils posent des problèmes criants lorsqu'on aborde un domaine lié en profondeur à l'éducation. On attend par exemple encore en France une étude sur la littérature coloniale pour la jeunesse de la qualité de celles qu'ont proposées nos homologues anglo-saxons – complétant ainsi les recherches entreprises par Claude Le Manchec sur l'image de l'Afrique dans les livres pour enfants. Certains domaines de la littérature de jeunesse restent mal connus, parce qu'ils sont perçus comme particulièrement délégitimés : c'est le cas des illustrés, des publications en fascicules, ou des franges les plus populaires de la littérature de jeunesse.

De tels constats supposent plus généralement de s'interroger sur la spécificité d'une recherche en littérature pour la jeunesse ; il convient de se demander où s'arrête le fait littéraire, d'interroger notre regard de chercheur et de comparatiste et de le réinventer en partie : étudier l'image (avec ou sans texte), les pratiques ludiques, l'écriture paralittéraire, la circulation médiatique, l'histoire des représentations, c'est toujours choisir de se situer dans la marge, et de questionner non seulement le phénomène littéraire, mais la méthode de questionnement et les hiérarchies qui s'y associent (Francis Marcoin prépare un colloque sur la question, « Critiquer la littérature de jeunesse: histoire et perspectives », pour fin 2007). En ce sens, il est regrettable qu'il n'existe pas aujourd'hui, en français, d'ouvrage théorique étudiant les spécificités d'une approche comparatiste en littérature de jeunesse. Le livre phare d'Emer O'Sullivan, *Kinderliterarische Komparatistik* (2000), attend toujours l'arrivée de son cousin français ou francophone. De même, il semble indispensable de renforcer le réseau réunissant les chercheurs, français ou étrangers, et en ce sens on ne peut que souhaiter un développement et une synergie de structures comme l'Afreloce, l'Institut Perrault ou le site Ricochet.